

portrait

{ d'artiste }

Fatou Traoré

Le parcours de Fatou Traoré est un hommage au vivant! Celui qui chatouille les pieds et qui fait que, sans s'en rendre compte, le genou scande un rythme venu du dedans. Celui qui déporte la hanche de droite à gauche et qui fait monter la joie en soi et autour de soi... C'est cette belle énergie ressentie tout au long de l'entretien que je souhaite vous transmettre à mon tour! Lisez et dansez!



Photo © Dorian Bastie

Fatou et sa première petite-fille, Carmen, à ses premiers jours

26

Hélène Cordier: Comment la danse est-elle arrivée dans ta vie ?

Fatou Traoré: Je n'ai pas un moment précis. Elle a toujours été présente. Mon père travaillait dans une usine Renault et quand il rentrait du travail, il mettait de la musique et dansait pour lui-même avec beaucoup de plaisir. C'était de la musique du Mali ou Stevie Wonder. Après, c'est plus flou. Ma maman m'a emmenée à l'école de danse classique et je me suis retrouvée à l'opéra de Lyon. J'étais la plus petite et la seule à la peau bronzée. Le niveau était élevé. Je me souviens que je dansais toute seule dans ma chambre. Je faisais les mouvements que j'imaginai être du *Lac des cygnes*.

Étais-tu alors dans un fantasme de la danse classique ? Oui ! Ce n'était pas du tout le jeu de jambes de mon père. Mais le mouvement était d'abord un rapport intime pour moi. C'est seulement quand je suis allée voir le *Sacre du printemps* avec ma mère, que j'ai découvert la danse spectaculaire. Et là je me suis dit : *Je veux faire ça quand je serai grande*. C'était Béjart et Jorge Donn.

Que s'est-il passé ? J'ai senti la puissance de la danse. J'ai découvert qu'on pouvait entrer dans une communication directe. J'ai eu la sensation d'être tous ensemble happés par quelque chose. Non seulement c'était beau, mais j'étais aussi atteinte profondément par ce que je voyais. Et ça me procurait un sentiment de joie. C'était fort. La musique

était puissante aussi. Tous les corps faisaient un geste commun, et Jorge Donn, au centre, nous subjuguait. C'est à ce moment-là que j'ai compris que l'on pouvait vivre et pratiquer la danse.

Quel âge avais-tu ? Douze ans. J'avais justement arrêté la danse parce que mes parents s'étaient séparés. Le spectacle de Béjart m'a donné envie de recommencer. A l'époque, c'était la chorégraphie à l'unisson. Plus tard, au premier stage international, je me suis rendu compte de la diversité des langages de danses, et aussi que la danse classique ou moderne jazz ne me convenait peut-être pas. Mais je sentais toujours ce plaisir de pouvoir entrer dans une communication avec d'autres sans les mots.

Avais-tu le choix entre la danse et une autre voie ? Les parents étaient un peu inquiets face à mon désir de devenir danseuse. J'ai commencé la danse assez tôt mais j'ai arrêté entre 10 à 14 ans. Après, j'ai repris des cours de moderne jazz dans une petite école. Ce n'était pas joué d'avance. Quand j'ai eu mon bac, à 18 ans, je suis entrée à l'école de danse Hallet Eghayan, chez Cunningham, le classique du contemporain. J'ai fait en même temps l'Histoire de l'art à l'université. J'avais besoin de faire et de comprendre en même temps. Je sentais que l'art était un langage chargé de symboles bibliques et que je devais acquérir une culture mystique.

Qu'as-tu compris de ton langage corporel

à cette époque ? Je n'avais pas acquis une technique suffisante mais on me disait que j'avais l'âme d'une danseuse. J'ai compris que le regard est attiré, au-delà de la perfection technique, par le geste chargé d'intention comme ouvrir les bras pour embrasser le monde, ou imaginer des ailes, ou encore pour dire *regarde-moi...* Ce n'est pas forcément volontaire. Il s'agit plutôt d'une présence à la beauté de ce qui entoure, à ce qui vibre et de savoir le prendre pour danser avec ça.

Serait-ce la rencontre du physique et du narratif ? Oui ! Les arts martiaux sont exactement axés là-dessus. J'ai mis des années à comprendre que j'étais reliée à cette famille. C'était là et je ne le savais pas. En Asie, l'homme est considéré comme l'énergie qui participe à une circulation entre la terre et le ciel. Et c'est bien ce que je sentais. Je le retrouve aujourd'hui, d'une manière intime, dans la méditation.

Peux-tu en dire plus ? A l'époque, je n'en parlais pas du tout comme ça. Je voyais le danseur, pas seulement un exécuteur de mouvements de gymnastique. On est au cœur de la technique et de la manière de l'habiter. Isadora Duncan, entre autres, a développé une âme et un corps dansants, en cherchant aussi une technique.

Es-tu dans une démarche spirituelle ? Le mouvement m'a connectée profondément à la spiritualité, non pas d'une manière cognitive. Je garde la conviction que la spiritualité est

La transmission, c'est la vie

d'abord une connexion profondément à soi avant d'être pervertie.

Si je comprends bien tu associes la transmission à la spiritualité? Oui. Quand je transmets la danse, je transmets la possibilité de se relier. La danse permet de nous transformer. Nous pouvons devenir un animal ou le vent. Nous pouvons danser les éléments ou les émotions... C'est cet imaginaire précisément qui est important. Je donne la technique à travers un imaginaire, plutôt qu'à travers un langage technique. C'est une réflexion de ces dernières années, en ayant été impliquée dans la pédagogie à l'école du cirque à Paris et en relisant les fondamentaux de la danse. Cela peut se transmettre à un circassien. Ça change tout quand il danse avec l'espace, quand il est présent à lui-même et présent à son environnement. Ça n'a rien à voir avec le spectaculaire et le fait d'être un grand danseur techniquement parlant. Donc, évidemment, quand je vais transmettre la danse, il s'agit de cette liaison entre le bas et le haut, et cette circulation. C'est à la base de ma pédagogie. Etre relié et se régénérer...

Je ne suis pas la seule à transmettre ça. On est bien d'accord. Mais il est moins question de technique que d'imaginaire avec des choses toutes simples. Le dialogue entre gravité et déséquilibre est pour moi très important. Il y a un rapport au lâcher-prise, au fait de voir l'énergie et de la diriger. Quand des mouvements deviennent un peu systématiques, certaines images les nourrissent autrement. Ce sont des formes qui m'ont été données, et à mon tour, que je redonne telles quelles. Je ne les transforme pas. Elles ont trois mille ans. On est comme une herbe dans le vent, et cette herbe devient un roseau qui se transforme en branches, en arbre, puis en chêne... On a un mouvement d'oscillation et on imagine que c'est le vent qui est le moteur de ce mouvement. C'est subtil. Il y a des moments où on décide et des moments où on laisse la chose se faire. L'énergie monte dans les jambes, le centre chauffe, les bras sont les branches. Les feuilles ont une autre qualité que le tronc. Et les bras entourent le tronc de l'arbre et embrassent son propre corps. L'intention du geste est bien précise et à chaque fois, ça produit une émotion particulière. Tout cela est de la nourriture quand on danse.

Comment faire dialoguer alors la technique

et l'histoire? Le mouvement agit dans notre corps, sur nos organes, sur la circulation énergétique. Le temps passe. Comment continuer à danser jusqu'à notre mort où tout se fige? Le corps cherche un dépassement, tout en étant complètement mobile sans se détruire. J'appelle les circassiens les demi-dieux. Ils sont dans l'extraordinaire et font des choses que nous ne faisons pas. Ils peuvent se faire très mal, voire même parfois en mourir. Alors comment ces corps accèdent en même temps à la qualité de présence dont je parlais tout à l'heure? C'est ce que j'ai cherché à faire quand j'étais au Centre National des Arts du Cirque à Paris. Je n'étais pas sûre que cela soit compatible. C'est ce que j'avais perçu quand j'étais petite face à Jorge Donn. J'étais subjuguée face à ce dépassement et cette puissance d'énergie.

Il y a donc cette exploration grandissante du mouvement et le temps qui passe. Nous transportons en nous tout ce qui nous a habités. Ma prof de danse classique était vieille et avait des oignons aux pieds. Au moment où elle montrait un saut, elle ne sautait pas vraiment, pourtant on voyait toute l'ampleur du geste. Cela suffit si la chose a été habitée et vécue profondément. Ce professeur enseignait alors dans un rapport doux à son corps tout en transmettant l'énergie du dépassement de soi.

Serait-ce une alliance de l'intime et de la représentation? En tous cas, il y a des choses qui ne passent pas forcément par la démonstration. A nouveau, c'est cette histoire d'intention que nous donnons. Je peux donner à voir la légèreté d'un saut, sans le faire. Par contre, quand le langage est technique et codé, c'est nécessaire de le montrer. Ma prof ne lèvera peut-être pas sa jambe jusqu'en haut mais indiquera à la danseuse la juste torsion pour y arriver. Quand je donne cours ou que j'accompagne une création, il y a des moments où je danse. Un point c'est tout. Un musicien va être là et rien n'était prévu, mais c'est ça qui se passe. Des danseurs regardent, d'autres vont essayer de capter ce que je suis en train de faire de l'intérieur. Et ça nourrit leur propre danse.

Dans *Lointain intérieur* d'Henri Michaux, il y a un jaillissement du mot qui s'adresse à notre être sans passer par l'extérieur. C'est la réflexion sur laquelle je suis maintenant. L'année prochaine, je donnerai cours et aurai la possibilité de me positionner différem-



Au pied du mur, création 2016

de Fatou Traoré avec des danseurs du Mali

Production F.T. 1X2X3 & Ngnamix

Coproduction Charleroi Danse/Théâtre de Liège/Théâtre de Namur

ment. Quand c'est juste, la danse jaillit à cet instant précis sous cette forme précisément.

Si ton mouvement vient de l'intime, la transmission est-elle liée à la scène? Non, la transmission, c'est de la vie. Ce sont des moments. Pour faire cela, j'ai besoin de contacter ce que la situation va induire. C'est une connexion impérative. Je ne peux pas transmettre autrement. Ça paraissait inconcevable de construire une carrière d'artiste avec le parcours que j'avais au départ. Surtout que j'ai eu des enfants très tôt. Etre danseuse avec ce corps qui se transforme à chaque grossesse.

La danse et les enfants sont-ils incompatibles? J'ai trois garçons. Quand ils étaient petits, je les emmenais partout, comme pour relier la musique, la danse et mes enfants. C'est compliqué de donner le goût de ce qui compte pour nous à ses propres enfants mais ils ont senti que la danse et la musique étaient un monde en soi. Quand mon fils aîné arrive à la maison, alors qu'on ne s'est pas vus depuis longtemps, avant même de se dire bonjour, on joue ensemble de la musique. Après seulement, on se raconte des histoires.

C'étaient des valeurs importantes à transmettre à tes enfants? Inconscientes et conscientes, oui. Chez les grands-parents, ce sont d'autres valeurs qui sont présentes comme la réussite, l'ambition avec une absence de plaisir dans les choix. Est-ce bien ou pas? Est-ce qu'on a le choix de ce que l'on transmet? On est à la fois le continuateur et le transformateur des valeurs qui nous traversent. Aujourd'hui, un nouveau chemin commence avec Carmen, ma petite-fille. J'ai envie de lui transmettre le côté amoureux et explorateur de la vie. L'important est d'être un canal et de créer une situation pour continuer à être traversé. A partir de là on peut commencer à revisiter ou à aller dans l'inconnu. Mais ça se base sur cette manière de faire fonctionner le mental et le physique et que peut-être c'est ça être incarné. Et cette transmission-là est vraiment importante. |